CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

MISÈRES DE LA SOCIOLOGIE CRITIQUE

Nathalie Heinich

Gallimard | « Le Débat »

2017/5 n° 197 | pages 119 à 126

ISSN 0246-2346
ISBN 9782072755804

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-le-debat-2017-5-page-119.htm

Pour citer cet article :

Nathalie Heinich, « Misères de la sociologie critique », *Le Débat* 2017/5 (n° 197), p. 119-126.
DOI 10.3917/deba.197.0119

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.
© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard

Nathalie Heinich

Misères de la sociologie critique

Dans son compte rendu, intitulé « Nécessité de la sociologie », d'un livre récemment publié par un philosophe et un sociologue et qui plaide pour l'implication de la sociologie « en faveur de la justice sociale, de l'égalité et de la démocratie », l'historien Patrick Boucheron affirmait, dans *Le Monde des livres* du 7 avril 2017 : « On entend en ce moment les esprits rétrogrades dénoncer le fait que les savoirs sont emportés et impliqués dans une certaine direction politique. Ce sont les mêmes, souvent, qui s'enorgueillissent de leur haine de la sociologie. » J'aimerais défendre ici l'argument opposé : ce n'est pas par haine mais, bien au contraire, par amour de la sociologie qu'il faut refuser aujourd'hui la nouvelle *doxa* selon laquelle la seule sociologie qui vaille devrait être politiquement engagée. Et plus, même, que par amour pour cette discipline c'est, plus généralement, par respect de la valeur même de savoir et de connaissance, et par souci de préserver pour la recherche scientifique l'autonomie qui lui est nécessaire, qu'il est urgent de faire front face aux innombrables avatars de la sociologie critique qui gangrènent notre discipline, dans une dérive potentiellement suicidaire.

Entendons-nous : il ne s'agit bien sûr pas de disqualifier toute forme d'engagement, mais simplement de le réserver à l'action publique, à la prise de position politique, aux débats d'opinions qui peuvent s'exprimer dans les médias ou dans la rue – éventuellement étayés par des travaux de recherche. Mais ceux-ci ne devraient avoir d'autres présupposés que les hypothèses nécessaires aux enquêtes qui font la spécificité du métier de sociologue, à l'exclusion de grilles de lecture empruntées à la culture politique et qui, le plus souvent, fournissent à la fois les prémisses et les conclusions, le passage par l'empirie n'étant là que pour fournir un semblant de caution scientifique. Que les résultats d'enquêtes puissent être utiles à ceux qui en sont les objets, ou à ceux qui les gouvernent, on ne peut que s'en réjouir. Mais l'utilisation d'un travail de recherche ne doit pas être confondue avec la

Nathalie Heinich est directrice de recherche au CNRS. Elle a récemment publié *Des valeurs. Une approche sociologique* (Gallimard, 2017).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard

recherche elle-même – pas plus que les technologies issues des travaux des physiciens ne peuvent être confondues avec la science physique elle-même.

De quelques petites dérives

Certes, d'autres points pourraient être soulevés pour illustrer les dérives de la sociologie hors des règles de la rigueur qui devrait gouverner une discipline enseignée dans les universités, financée par les organismes de recherche.

L'on pourrait évoquer, par exemple, la confusion entre travaux rigoureux, fondés sur des enquêtes méthodologiquement contrôlées, et bavardages d'inspiration postmoderne sur « le social » et « la société », tout juste bons à épater dans les dîners en ville[1]. L'on pourrait évoquer aussi ces mauvaises manières trop courantes consistant à s'abstenir de citer les pairs qui ont précédé le chercheur sur un sujet, faisant ainsi obstacle à ces trois exigences fondamentales de rigueur académique que sont la traçabilité des sources, la cumulativité des connaissances et l'abstention du plagiat ; ou (variante) consistant à citer, plutôt que ses pairs, les grands ancêtres de la discipline (imaginons un physicien préférant dans un article se référer à Galilée ou à Kepler plutôt qu'à ses collègues qui ont récemment publié sur le thème en question).

L'on pourrait évoquer également les contresens récurrents commis par ceux qui fustigent la contrainte wébérienne de « neutralité axiologique » en ignorant, ou feignant d'ignorer, les arguments, pourtant dûment publiés, qui ont permis d'en justifier les raisons et d'en préciser les modalités et les conditions ; et notamment, parmi ces arguments, la nécessité de distinguer soigneusement les arènes – la science, la politique – du discours sociologique : distinction négligée par ceux qui prétendent qu'aucune démonstration scientifique ne saurait être exempte de représentations contextuelles (confondant ainsi paradigme et jugement de valeur, au mépris des apports basiques de l'épistémologie) ou que, inversement, un point de vue politique énoncé par un chercheur dans un support d'opinion devrait être soumis aux mêmes contraintes de scientificité qu'une enquête en bonne et due forme.

Mais nous nous intéresserons plutôt ici au problème symétrique de ce dernier cas : celui posé par l'injection de partis pris politiques dans le travail de recherche, et les impasses, voire les absurdités intellectuelles, qu'elle engendre, autrement dit les obstacles qu'elle oppose au travail sociologique pour peu qu'on le soumette aux exigences de rigueur que l'on est en droit d'attendre des universitaires. On aura compris que notre cible sera l'emprise de la sociologie critique, devenue un véritable paradigme sous l'influence de Pierre Bourdieu[2]. Comme je l'avais fait ailleurs[3], je m'abstiendrai toutefois de citer les noms des auteurs que j'utiliserai à titre d'exemples, afin d'éviter l'effet de *reductio ad hominem*, alors qu'il s'agit ici de clarifier les critères d'une sociologie qui soit digne d'amour et non de détestation.

Nous observerons ainsi successivement le constructivisme naïf, l'aveuglement de la posture critique sur ses propres contradictions et le fonctionnalisme paranoïaque, pour finir par l'antiscientisme suicidaire. Mais tout d'abord, voyons en quoi consiste aujourd'hui concrètement la *doxa* en matière de sociologie critique.

1. Pour une démonstration par l'absurde, en l'occurrence par le canular, de l'inanité de ce type de discours se réclamant de la sociologie, cf. « Le maffesolisme. Une sociologie en roue libre », *Carnets Zilsel*, 7 mars 2015 (en ligne).
2. Sur cet aspect de la pensée de Bourdieu, cf. Nathalie Heinich, *Pourquoi Bourdieu*, Gallimard, 2007.
3. Cf. *Le Bêtisier du sociologue*, Klincksieck, 2009.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard

Nathalie Heinich
Misères
de la sociologie critique

La sociologie critique sans peine

L'appel à communications publié sur le site de l'Association française de sociologie (AFS) pour son congrès de 2017, sous le titre « Sociologie des pouvoirs, pouvoirs de la sociologie », n'est pas signé : il est donc censé représenter une position commune à l'ensemble des sociologues français actuels. Et pourtant, rien n'est plus marqué comme s'apparentant à une école sociologique bien particulière – à savoir le courant bourdieusien – que la reprise, quasiment à l'identique, de grilles de perception du monde directement importées du vocabulaire militant. N'en citons ici que ce paragraphe emblématique : « Alors même que les inégalités sociales de toutes sortes se cumulent et souvent s'accroissent, le rôle de la sociologie est ainsi plus que jamais de découvrir les processus par lesquels divers pouvoirs parviennent à les légitimer, voire à les renforcer, cela tout en préservant les apparences de la neutralité et de l'universalité. »

Voilà donc présentés comme allant de soi les principaux lieux communs de la pensée critique : la dénonciation de la discordance entre ce qui serait « affiché » et ce qui opérerait « en fait », dans la droite ligne d'une pensée du soupçon devenue virale sur Internet ; la focalisation sur les « inégalités sociales » comme seule grille de lecture du monde, au mépris de tant d'autres qui, pourtant, occupent intensément la vie des acteurs (quête de reconnaissance, quête d'excitation, admiration, sentiment d'appartenance, exigence d'équité portée par le mérite, le besoin, l'ordonnancement…) ; l'écrasement de toute perspective compréhensive permettant de donner sens au point de vue des acteurs, sous une perspective exclusivement explicative tournée vers le dévoilement des déterminations « cachées » ; l'affirmation péremptoire d'un « accroissement » de ce qui fait problème, alors même qu'on a beaucoup plus probablement affaire à un abaissement du seuil de tolérance face à certaines inégalités (classique confusion entre une modification dans l'ordre axiologique et une modification dans l'ordre temporel) ; l'usage exclusivement critique du concept wébérien de « légitimité », par lequel ce qui peut souder une communauté dans le partage des mêmes repères se trouve subrepticement dégradé en instrument de stigmatisation des « dominants » ; le discrédit jeté sur tout ce qui pourrait atténuer ou dépasser les conflits – visée de neutralité, visée d'universalité – par la réduction à des stratégies de domination ; la présentation de la « domination » comme réalité incontestée, unilatérale et imperméable à toute contextualisation susceptible de la relativiser, de la transformer en interdépendance, voire de l'inverser ; et – *last but not least* – la focalisation sur le « pouvoir », érigé en concept sociologique alors qu'il ne s'agit que d'une notion de sens commun, écrasant sous sa fausse évidence bien d'autres façons d'appréhender les dissymétries (violence, contrainte, emprise, puissance, autorité, influence, fascination, autonomie…) – bel exemple de ce que Bourdieu lui-même aurait qualifié d'« objet préconstruit ».

Ce petit fleuron de « sociologie critique sans peine » est heureusement bien loin de représenter l'ensemble de la sociologie française actuelle, quoi qu'il prétende, à l'abri de l'anonymat d'un discours d'institution. Mais il est devenu paradigmatique, au point de faire figure d'évidence : malheur aux jeunes chercheurs qui, aujourd'hui, aimeraient pratiquer un autre style de sociologie, plus ouverte, compréhensive ou, simplement, attentive à la pluralité de l'expérience.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard

Du constructivisme naïf
au naturalisme qui s'ignore

La sociologie critique est riche en chevilles rhétoriques permettant de disqualifier ses objets sous couvert de les analyser. La réduction au « pouvoir », à la « domination », à la « légitimation » est, on vient de le voir, l'une des plus classiques ; le « socialement construit » en est une autre, en bonne place dans le palmarès des empêcheurs de penser[4].

Grâce à cette formule magique, qui épate encore les étudiants de première année (et devrait d'ailleurs leur être réservée), on fait savoir que l'on ne croit plus à ces vieilles lunes réactionnaires que sont la nature, la culture ou la science, qui nous interdiraient d'oser le changement en garantissant la nécessité et donc l'éternité du monde tel qu'il est. Ce qui est « socialement construit » ne pourrait pas avoir d'existence réelle, authentique : voilà le credo implicite de cette posture intellectuelle ironiquement qualifiée par Marcel Gauchet d'« inexistentialisme » et consistant, selon Pierre-André Taguieff, à « faire disparaître les objets qu'on n'aime pas ou qui ne font pas partie de son paysage mental[5] ». Voilà donc la « construction sociale » utilisée pour partir à l'assaut des bastions du conservatisme tels que, notamment, l'inégalité entre les sexes, la croyance dans les identités ou la supériorité du discours scientifique sur les opinions de sens commun.

Le problème est que ce dogme de la sociologie critique, présenté comme une victoire de l'intelligence sur les illusions « naturalistes » et « essentialistes », est à la fois un truisme (car qu'est-ce qui, dans l'expérience humaine, échapperait à la dimension sociale, ne serait-ce qu'à travers le langage ?) et un slogan bloquant tout effort de pensée : en voulant démolir ainsi les illusions des acteurs, on s'interdit d'accéder à ce qui en fait, à leurs yeux, la robustesse. Pis, on se prive d'outils fondamentaux pour les sciences sociales. Car, aujourd'hui, la méfiance envers l'essentialisme hérité de la métaphysique s'est retournée en interdit de penser toute forme de catégorie, y compris ces catégories constitutives du travail sociologique que sont les notions de « sexe », de « classe sociale » ou de « culture ». Par ailleurs, comment peut-on réduire le culturalisme à de l'« essentialisme », alors que les cultures sont forcément contextuelles et évolutives ? Weber aurait donc été « essentialiste » dans son analyse de l'éthique protestante, de même que Lévi-Strauss à propos des Bororos et Bourdieu à propos de la maison kabyle ou du célibat en Béarn ? Faut-il jeter au panier le concept d'habitus au motif qu'il serait « culturaliste », donc « essentialiste » ? Misère de la sociologie critique, si occupée à « démystifier » ce qui fait sens pour les acteurs qu'elle s'interdit de s'y intéresser…

Pis : ce constructivisme naïf, en voulant prendre le contre-pied du naturalisme, trahit une conception profondément naturaliste du monde. Car en voulant soustraire à l'ordre de la nature un fait que l'on estime critiquable, pour montrer qu'il n'est pas nécessaire, l'on sous-entend qu'il serait nécessaire s'il était naturel : tout ce qui est « social » serait forcément arbitraire, car la nécessité ne pourrait relever que de la nature. Par exemple, puisque (comme nous le serinent les « études de genre », malheureusement devenues pour une large part la poubelle

4. Je reprends ici des éléments empruntés à ma communication au congrès de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF) de juillet 2016, « Sortir la sociologie de sa préhistoire ».

5. Cf. Pierre-André Taguieff, « Être français : une évidence, un "je-ne-sais-quoi" et une énigme », *Dogma. Revue de philosophie et de sciences humaines*, mars 2016.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard

internationale des médiocrités académiques) la différence des sexes est affaire de convention et non de nature, l'on pourrait parfaitement s'en passer, de même que de toutes ces « fictions » qui prétendent nous faire croire qu'un homme et une femme, ce n'est pas tout à fait pareil. En voulant jeter le bébé de la discrimination sexiste, l'on se débarrasse de l'eau du bain qu'est la différence des sexes, réduite à l'arbitraire supposé d'une « construction sociale ». Et l'on confond au passage un terme normatif – celui de « discrimination », qui appelle la critique – avec un terme factuel – celui de « différence », qui relève de la description.

Ce raisonnement procède donc d'un naturalisme inversé, qui confond le naturel avec le nécessaire et le social avec le contingent. Ainsi le constructivisme critique s'interdit de penser toute l'épaisseur des contraintes collectives, institutionnelles, représentationnelles, qui composent la vie sociale. Autant dire qu'il passe à côté des fondements mêmes de la sociologie.

Les donneurs de leçons qu'ils ne s'appliquent pas à eux-mêmes

Toujours au titre des chevilles de la sociologie critique, le « pouvoir » et le « socialement construit » font bon ménage avec le « religieux » – la réduction dénonciatrice au « sacré » ayant été brillamment illustrée dans les pages liminaires de *L'Amour de l'art*, où Bourdieu fila abondamment la métaphore.

Cinquante ans plus tard, le même procédé est utilisé par un éminent représentant du courant postbourdieusien pour décrire les procédures d'authentification d'une œuvre d'art selon la grille d'analyse de la « sacralisation ». L'auteur semble cependant ignorer que la démonstration a été faite, il y a vingt-cinq ans, du caractère foncièrement critique de cette réduction au religieux, pour peu qu'elle ne s'accompagne pas d'une décomposition et d'une analyse précises des *deux* termes de la comparaison (l'art, la religion), assorties d'une prise en compte non seulement des ressemblances entre les objets comparés, mais aussi de leurs différences. Faute de quoi la comparaison avec la religion n'est plus un outil de compréhension mais une forme assez désinvolte de réduction stigmatisante : stigmatisation qui, visant les chercheurs dupes de leur objet, s'interdit par là même de comprendre les motivations et les représentations des acteurs, pourtant premiers et fervents praticiens d'un rapport de « croyance », de « vénération » ou de « sacralisation ». Mais à s'abstenir de lire et de discuter ses pairs, l'on prend le risque d'avoir un, voire deux trains de retard…

Pis : à l'abri de ce réductionnisme critique qui donne au chercheur le sentiment qu'il en sait plus, *a priori*, que tout le monde, puisqu'il a compris, lui, que la réalité n'est qu'illusion et la relation humaine, domination, le sociologue « désillusionneur » se prive de la réflexivité – pour ne pas dire de la réflexion – qui lui permettrait de s'apercevoir qu'il se contredit lui-même et qu'il n'applique pas à son propre discours les leçons qu'il prétend donner aux autres. Ce même chercheur, donc, dénonce « l'abus d'un usage métaphorique du langage religieux appliqué à l'art ». Bien. Le problème est qu'il ne semble pas s'interroger sur le degré de métaphorisation de ses propres formulations, telles que « la transsubstantiation alchimique d'un objet ordinaire en œuvre d'art », « baguette magique », « culte de l'authenticité et du génie », « sacralisation de l'art » – tout cela visant bien sûr, puisque l'on reste dans la sociologie de la domination, à « rattacher les artistes au pôle dominant du monde social, donc du côté du sacré ».

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard

Que signifie donc exactement le « sacré », la « magie », le « culte » ? On ne le saura pas, puisque ces notions éminemment complexes sont utilisées non comme des outils d'analyse mais comme des armes de réduction critique. Dans quelle mesure certaines catégories d'acteurs – et lesquelles – ont-elles conscience de cette identité présumée entre authentification artistique et sacralisation religieuse et, si ce n'est pas le cas, pourquoi cet aveuglement ? Une telle identité relève-t-elle de la similitude, de l'homologie, de l'analogie ou de la simple métaphore ? En quoi les pratiques d'authentification se modifient-elles selon qu'elles touchent des œuvres d'art ou des reliques ? Et, surtout, quelle fonction revêt pour le sociologue cette posture de dévoilement, qui utilise le réductionnisme critique pour se créditer lui-même d'une lucidité supérieure, alors qu'il se contente de retrouver à l'arrivée de ses analyses ce qu'il y a injecté au départ – à savoir, bien sûr, « la domination » ? Quand lâchera-t-on enfin les œillères critiques pour s'intéresser réellement au monde ? À toutes ces questions, l'on n'aura sans doute pas de réponse.

Le paradigme fonctionnaliste et son fondement paranoïaque

Une autre cheville de la sociologie critique, et non des moindres puisqu'elle a été usée jusqu'à la corde par Bourdieu, est le « tout se passe comme si », qui sous-entend une intentionnalité malveillante, ou l'existence de liens occultes, sans pour autant prendre le risque de postuler explicitement une action délibérément coordonnée ou orientée vers un but.

« Tout se passe comme si le tournant vers une économie de l'enrichissement avait été, au moins pour une part, pensé et anticipé, après l'arrivée au pouvoir des socialistes en 1981, comme un des moyens disponibles pour compenser un possible déclin industriel », écrit ainsi un autre éminent représentant du courant postbourdieusien, qui s'est notamment illustré dans la critique du capitalisme. Il évoque également « les stratégies mises en œuvre par le capitalisme occidental pour conserver une position centrale » – affirmation que pourraient probablement signer des philosophes postmarxistes tels que, aujourd'hui, Jacques Rancière ou Alain Badiou.

Voilà ce que Bourdieu lui-même (toujours fidèle à sa devise « faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais ») aurait qualifié ironiquement de « fonctionnalisme du pire » : à savoir, d'une part, prendre les conséquences pour des causes, identifiées à des « fonctions » préexistant au phénomène étudié (c'est le « fonctionnalisme ») ; et, d'autre part, imputer ces fonctions présumées à l'intention malveillante (c'est le « pire ») d'une instance (ici, le « capitalisme occidental ») qui dicterait sa loi au monde (ici, la visée de domination). C'est ainsi qu'un concept – le capitalisme ou, sous sa forme modernisée, le « néolibéralisme » – se trouve doté des propriétés d'une personne, en l'occurrence une intentionnalité : on a là, typiquement, une forme d'« anthropomorphisme conceptuel », faute de raisonnement consistant à conjuguer un verbe d'action avec un sujet abstrait[6].

L'on a donc là ces deux avatars sociologiques typiques de la métaphysique que sont, d'une part, le fonctionnalisme (postuler l'existence *a priori* d'une « fonction » inhérente à une entité abstraite, qu'il s'agisse de « la société » ou du « capitalisme ») et, d'autre part, l'anthropomorphisme conceptuel (imputer à cette entité les intentions et les capacités d'action d'une personne). Le problème, avec de tels présupposés,

6. Cf. N. Heinich, *Le Bêtisier du sociologue*, *op. cit.*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard

c'est que se trouve écrasé au passage tout ce qui relève des acteurs : ne serait-ce pas plutôt leurs actions conjuguées, portées par des motivations, des représentations, des aspirations, qui aboutissent à reconfigurer un système économique ? Mais cette hypothèse n'est jamais évoquée : nous voici plongés dans un monde sans acteurs ou, du moins, sans acteurs autres que ces entités très générales que sont « le capitalisme », « l'État » (dans une version plus naïve, ce pourrait même être « la société »). Ainsi prétend-on décrire « le déplacement du capitalisme vers de nouveaux domaines d'activité » tout en faisant disparaître du paysage les déplacements des acteurs vers d'autres objets de désir ou de valorisation.

Il y a là, *mutatis mutandis*, l'équivalent de la pensée créationniste (une entité surhumaine dotée d'intentionnalité serait la cause de tout), avant que ne s'impose la théorie de l'évolution (ce qui émerge durablement est ce qui favorise la survie de l'espèce / ce qui correspond aux besoins des acteurs). Mais pour passer du stade théologique / métaphysique (la présupposition d'une causalité abstraite) au stade scientifique (l'observation de conduites concrètes), il faut en passer par le chaînon qui manque au fonctionnalisme anthropomorphique, à savoir l'analyse, empiriquement étayée, des motivations et des ressources des acteurs. Autant dire que le passage au stade « positif » de la sociologie qu'appelait Auguste Comte est considérablement entravé par la posture critique, obnubilée par la recherche de causalités volontairement dissimulées et d'intentionnalités malveillantes portées par des entités toute puissantes, d'autant plus aisément dénonçables qu'elles demeurent abstraites.

Mais le problème, si l'on devait se passer de ce paradigme fonctionnaliste dans lequel la métaphysique se marie à la posture critique, c'est qu'il faudrait se priver en même temps du bénéfice psychique qui, probablement, le fait tenir : à savoir son fondement paranoïaque, qui affleure dans ces imputations d'intentions maléfiques. Par exemple : « L'importance prise par le commerce des choses est une façon d'introduire un peu de stabilité dans le monde, en donnant l'impression au plus grand nombre que la propriété d'un petit nombre de choses matérielles permet de donner un vague sentiment d'égalité, ou tout au moins d'une atténuation des inégalités. Mais il s'agit là d'une illusion. » « Donner l'impression au plus grand nombre », « vague sentiment », « illusion » : nous voilà dans le grand bain familier de la sociologie critique, dénonciatrice, désillusionnante et, forcément, accusatoire. Un grand méchant puissant nous menace : alerte !

Et pis : plusieurs grands méchants, secrètement unis pour comploter contre le pauvre monde, comme aiment à le suggérer les théories du complot qui ont trouvé sur Internet leur bouillon de culture et dans la sociologie critique ou postcritique leurs relais marqués de respectabilité académique. Ainsi, « les liens entre le tourisme, la culture et le luxe doivent rester officieux pour que chacun de ces secteurs conserve sa dynamique. […] L'absence de reconnaissance de l'économie de l'enrichissement profite donc aux formes de capitalisme qui s'y engagent ». Voilà donc que se profile le Grand Secret au service des Forces Occultes ! Et si le loisir, l'art et la consommation ostentatoire étaient simplement, pour les acteurs, des activités cumulables, ayant en commun leur dépendance à l'égard de ressources financières supérieures ? Celles-ci deviendraient alors le seul « lien » (tout sauf « officieux ») entre elles – et l'analyse implicitement complotiste se transformerait en une observation triviale…

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard

L'antiscientisme suicidaire

Revenons, pour finir, à l'appel à communications de l'AFS évoqué plus haut. La *doxa* critique qui s'y exprime au nom, prétendument, de l'ensemble des sociologues français débouche inévitablement sur le dédain affiché envers un objectif qui se limiterait à être « seulement » une production de connaissances, dans une rhétorique qui nous renvoie à la douce époque de la « science prolétarienne » : « Quels sont, finalement, les "pouvoirs" de la sociologie ? S'agit-il seulement de contribuer à la connaissance de la réalité (dans sa dimension proprement sociale), ce à quoi semble parfois se résumer sa raison d'être, ou la sociologie peut-elle aussi, et à quelles conditions, participer à la dynamique de changement des pouvoirs et de l'ordre social ? Si elle doit permettre de "comprendre le monde", en adoptant sur lui un regard scientifique, peut-elle également contribuer à le "transformer" ? »

L'on voit bien ici que l'ambition critique va de pair avec la primauté accordée aux objectifs civiques ou politiques (transformer le monde) au détriment des objectifs scientifiques (le comprendre), volontiers disqualifiés comme relevant du « scientisme » (il suffit d'ailleurs parfois de rappeler à un adepte de la « sociologie engagée » les règles de la rigueur méthodologique pour se voir qualifier de « scientiste ») : en effet, « la science » n'est-elle pas, elle aussi, « socialement construite », voire instrumentalisée par les « dominants » sous couvert de neutralité ? Le postmodernisme s'en donne ici à cœur joie, avec les inénarrables poncifs répétant que toute vérité serait relative et tous les discours se vaudraient – y compris donc celui qui énoncerait le contraire de la proposition précédente…

Mais le principal problème de cet antiscientisme militant ne réside pas dans la faiblesse de ses arguments, ni dans son refus de renoncer aux bénéfices du magistère moral qui fut longtemps le privilège des philosophes, ni même dans son mépris affiché pour les patients efforts des chercheurs qui mènent de longues enquêtes, testent leurs résultats, les soumettent à l'expertise de leurs pairs, pour se voir rétorquer par le premier constructiviste venu que tout ça ne vaut rien puisque « la science », n'est-ce pas, n'est qu'une « fiction », elle aussi « socialement construite » et, bien sûr, instrument de « domination ». Le plus inquiétant, c'est que cette critique du principe même d'autonomie de la science attaque les fondements du statut de toute la communauté des enseignants et des chercheurs. Car au nom de quoi justifier que nous soit versé chaque mois un salaire, si ce n'est au nom de l'objectivité (même contextuelle) du savoir produit et transmis ?

Autant dire qu'en s'en prenant à l'autonomie de la science, à son indépendance de principe envers les positions et opinions politiques, fût-ce les plus estimables, les zélateurs de la sociologie critique ne font que scier méthodiquement la branche sur laquelle ils sont assis – et nous aussi, malheureusement, avec eux. Alors, mes chers collègues, de grâce : suicidez-vous, oui – mais sans nous !

Est-ce vraiment au sociologue de dire aux acteurs comment *doit être* le monde ? Non : son rôle est de dire comment il *est*. Mais peut-être est-ce là une tâche déjà trop compliquée pour les adeptes de la sociologie critique ?

Nathalie Heinich.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris 8 - - 193.54.174.3 - 21/06/2018 17h15. © Gallimard